

Le buvard gourmand.

Pour ses dix sept ans, Marie avait pu s'offrir sa première vraie paire de chaussures.

Venant de terminer le dernier point de la couture de sa robe, elle pouvait enfin les essayer. Elle avait presque honte de se trouver si jolie. Le carreau de la vitre ouverte dans l'ombre de la fenêtre constituait son seul miroir. Marie y voyait le dessus de sa jambe briller dans la lumière matinale.

Dans la vitre du bas, elle observait la métamorphose de sa jambe que les talons engendraient.

Dans la vitre du milieu, elle tentait de mesurer la cambrure de son dos, s'assurait de sa taille et du soulèvement de ses hanches.

La vitre du haut se chargeait de lui renvoyer la blondeur ondulante que le soleil augmentait.

« Néanmoins, t'es pas mal » s'était moqué Éric affectueusement, avec une maîtrise du français qui s'étendait aux jeux de mot.

Chaque fois qu'on lui parlait de son nez, Marie le sentait s'allonger encore. Heureusement, sa belle bouche rétablissait une bonne proportion. Et puis soit, il était assez long, mais plutôt fin et bien dessiné.

Elle s'assit pour observer dans l'inconfortable miroir les effets de jambes provoqués quand elle les croisait.

Le tombé de sa robe était parfait. Le tissu épousait bien sa cuisse et ne dévoilait pas la jambe au delà du genou.

Remontant son mollet, sa main caressait puis pressait plus amoureusement sa jambe.

Elle se rappelait et ressentait la main d'Eric sur sa cuisse.

Son cœur battait plus vite et les vaisseaux de ses lèvres pulsaient encore des baisers de son aimé.

Partit en courant, avec une heure de retard, il risquait les arrêts s'il se faisait encore prendre.

Dans la cave du château, qui servait aussi bien à l'incarcération des prisonniers, quand il y en avait, que de cellule pour les « arrêts de rigueur ». Éric se mordait les doigts d'avoir fait le choix de rentrer en se présentant aux sentinelles, plutôt que de faire le mur à l'envers.

D'un autre côté, il préférerait largement la cellule et les privations, que les patrouilles, corvées et chambrées viriles. Mais cela le priverait pour plusieurs jours de toute rencontre avec Marie, de l'apercevoir se rendre au lavoir ou à l'église. Le pire, c'est que quelqu'un d'autre s'occuperait de la recevoir quand elle livrerait le pain. C'est comme cela qu'il l'avait rencontré. Marie, était arrivé les bras chargés de son grand panier, il l'avait aidé. Leurs mains s'étaient touchées en même temps que leurs âmes.

Par contre, il passerait ces journées à penser à elle, à s'inventer des vies entières à sa dévotion. Les nuits fraîches et humides seraient plus chaudes entre les seins de son amour.

Elle était tellement belle et fragile, en même temps que si forte et endurente. Il aurait voulu l'arracher à son travail d'esclavage à la boulangerie. Ses petites mains fines qui devaient au prix de longues lessives nettoyer les tabliers à la rivière, puis porter des brassées de pain brûlant sortant du four.

Elle se répétait sans cesse les paroles de Éric qui lui racontait la vie qu'il allait lui faire. Comment ses sœurs l'aimeraient et qu'elles seraient amies. Les innombrables soirées où elle écrivait et lirait ses chers poèmes et qu'il lui jouerait du piano. Il racontait aussi ses chiens, si brutes dans leurs jeux et si tendres le soir près du feu. Il lui offrirait tout ce dont elle avait besoin et de beaux tissus pour ses toilettes dont elle aurait tout loisir de s'occuper.

Elle n'avait jamais vraiment pensé au bonheur, une vie sans douleur lui semblait déjà un luxe. Se coucher le soir avec encore un peu d'énergie pour devoir chercher le sommeil, sans courbatures ni maux qui ne monopolisent l'imagination.

Au début, elle se disait que ce bonheur était à prendre et vivre dans l'immédiat, que la vie lui reprendrait son amour comme elle lui avait déjà pris ses parents, l'un après l'autre comme cadeau d'anniversaire pour ses treize et quatorze ans.

Elle ne pensait pas la vie cruelle, elle la voyait ainsi. Perdre ses parents était dur, perdre ses enfants serait l'horreur, elle préférait donc vivre par amour pour eux.

Il se disait que cette guerre s'arrêterait, et qu'il pourrait bientôt l'emmener chez lui, l'épouser et passer sa vie près d'elle, passer ses nuits à l'aimer et la regarder. Lui vivait par avance ce bonheur total auquel il se savait condamner depuis l'adolescence.

Sans avoir connu d'autres drames que ceux terribles des héros de roman et de l'opéra, Éric pensait la vie bien cruelle. Il vivait ses plus grands bonheurs dans le refuge de ses songes. Certains sont somnambules et ont des vies durant leur sommeil, lui vivait de vrais rêves, sans dormir, à tout moment.

Bien que frappé d'un athéisme irrécupérable, Éric se rendait assez souvent à l'église. Il y trouvait le calme et ses yeux pouvaient se poser n'importe où, ils y trouvaient leur compte sur quelque chose de beau ou simplement un peu emprunt d'une spiritualité qui nourrissait une partie de ses besoins. Il avait rapidement remarqué la fréquence et la régularité des passages de Marie à l'église.

Elle n'était pas spécialement croyante mais y entendait depuis toujours des mots qui lui importaient. Elle pensait simplement que la religion était là, comme les églises sont dans chaque village, l'idée même de douter ne l'avait effleurée.

Elle n'avait pu renoncé à croire, mais ses prières étaient maintenant empruntes de sévères critiques, de reproches et de colère à l'égard de la divine cruauté.

Le fil qui la liait à Dieu était l'amour de son prochain et le paradis existait dans cet amour.

Elle aurait pu se passer de cette église, mais c'est là qu'elle se sentait au plus près de ses parents.

J'aurais aimé avoir plus de paroissiens de cet acabit, le cœur de ces enfants, leur foi incontrôlée et libre avait ravivé mon doute en même temps que mes certitudes. A dix ans je jurai donner ma vie à Dieu et aux hommes, à quatorze, je demandais pardon à Dieu car j'aimais trop les filles pour devenir prêtre et à vingt sept j'entrais au séminaire.

Marie ne venait à la messe qu'au dernier moment, elle entrait la dernière, se tenait debout, au fond et sortait la première.

Je ne l'avais plus entendue en confession depuis la mort de sa mère. Elle ne s'adressait plus à moi que lors de nos rencontres au cimetière.

Ce jeune soldat ne venait jamais à la messe, mais c'était quand même l'un des plus fidèle visiteur de l'église. Sa maîtrise du français en avait fait un incontournable intermédiaire entre la population et l'occupant.

Sa gentillesse et sa compassion à l'égard de tous lui valait une reconnaissance de certain et une haine soutenue des autres.

La peur et la servilité des populations se muaient en intentions de courage au fur et à mesure des informations de la progression des troupes de libération. Les ennemis les plus faibles catalysaient les énergies. On commençait à cracher aux visages des filles qui au bal, avaient valsé avec des uniformes, celles qui avaient été plus loin se terraient.

On avait relâché Éric. La garnison était en alerte et strictement consignée. Toute récidive serait considérée comme désertion et punie comme telle. L'essentiel de la troupe était constituée du dernier contingent arrivé en relève et les vingt ans d'Éric en faisaient presque un vétéran.

A peine relâché, il avait déserté son poste et couru retrouver Marie qui selon la rumeur, allait être la proie des enfin courageux patriotes. La peur mobilisait les vigilances et cette fois Éric ne pu passer à travers les mailles du filet et fut aussitôt repris.

Jugé sur le champ et pour l'exemple, le peloton était convié pour le jour même.

Marie avait appris la condamnation et un flot d'acide lui ravageait le ventre. Elle voulait tuer tout le monde et mourir.

La mort avait toujours accompagné sa vie et délivré de la souffrance ceux qu'elle avait aimés. Personne, non personne ne ferai souffrir son amour ou ne le lui arracherai.

L'image du revolver de son père emplit d'un coup toute sa tête.

Sans l'avoir jamais vu, on en connaissait l'existence, dans sa boîte, au dessus de l'armoire dans la chambre des parents. Un Dimanche, les garçons avaient descendu la boîte et sorti le revolver. Les parents rentrés plus tôt que prévu les avaient trouvé avec l'arme entre les mains.

Le père s'en était saisi, et après la distribution de quelques coups de casquettes sur les oreilles déjà rouges des garçons, il avait chargé l'arme et visant le clapier, avait fait sauter la tête d'un lapin.

Il n'en restait rien, et les garçons en pleur avaient sur les jambes quelques morceaux de cervelle, d'œil et du sang de lapin.

- Voilà à quoi sa sert, et ça fait pareil sur les gens, petits cons !

Puis il avait graissé l'arme généreusement et bien enveloppée de plusieurs couches de tissu, l'avait enterré dans la peupleraie. Seules sa femme et Marie connaissait la secrète sépulture.

Marie dans sa folie creusait avec ses mains, elle voyait ses larmes aspirées par la terre qui s'en émouvait. La folle énergie dépensée lui donnât une force nouvelle et une détermination à toute épreuve. Elle se saisit du sac et en quelques gestes précis rendait à l'objet son statut mortel.

Le printemps faisait remonter de la forêt tous les effluves de la vie. Marie sentait en elle la force des arbres, des bêtes et même la puissance des montagnes et de la mer qu'elle n'avait jamais vu.

La place du village avait été transformée en camp militaire et des soldats en sécurisaient l'accès. La population qu'on avait trouvée dans les maisons du bourg avait été jeté dans la rue et était priée à coups de crosse d'assister aux exécutions. Les alliés n'étaient plus qu'à quelques kilomètres, Éric et deux partisans allaient être fusillés.

Les soldats fouillaient sommairement les gents avant de les faire pénétrer sur la place. Marie passait avec son revolver sans difficulté. Les soldats étaient aussi terrorisés et tendus que les habitants du village.

De lourds bruits de guerre se rapprochaient et un premier avion passât au dessus de la ville à basse altitude. Un officier hurla quelques ordres et la troupe fit déguerpir la foule.

- Ils foutent le camp ! Cria le maire.

Marie s'accrochait à un soldat qu'elle connaissait pour lui demander où était Éric.

Il était toujours en prison. Des coups de feu éclataient aux abords du village et les véhicules militaires quittaient la place en grand désordre.

En quelques minutes, les occupants avaient disparus et les libérateurs n'étaient pas encore arrivés

La population libérait les prisonniers. Parmi eux, Éric, dernier ennemi dans la place. On acclamait les libérés, y compris les voleurs, violeurs et autres droits communs. Le jeune soldat était lui poussé, bousculé et vilipendé. Chacun avait une injure, un crachat ou un coup à donner au jeune homme terrorisé.

Un groupe de proscris se formait au milieu de la place, surtout des filles, Éric et trois collabos notoires.

Dès que Marie se manifesta on la prit par les cheveux pour la traîner dans l'arène communale.

Les pestiférés du groupe tentaient de rester à distance de Éric. Bien sur Marie se jeta dans ses bras.

On voulu les séparer, les amants s'accrochaient si fort qu'un courageux dû frapper Éric d'un coup de crosse pour faire lâcher prise.

Sonné, Éric tomba à genoux. Un filet de sang sur son front fit sursauter Marie. Elle sortait le revolver de la poche de son tablier et le braquait sur la brute.

- Mon amour dit elle agenouillée à son tour.
- Mon cœur, ma vie.

Toujours braquant son arme Marie se relevait en même temps que son amant.

La foule avait nettement reculé. Des hommes en armes les entouraient. La main d'Éric avait rejoint celle armée de Marie et les deux amants s'enlaçaient.

- Il va tirer cria la brute, Tuer le !

Marie pressa la détente.

Quand les mitrailleuses lâchaient leur venin de plomb, le bonheur des amants emplissait leurs âmes. Ils avaient les yeux dans leur amour et s'étreignaient comme jamais.

Pénétrés de toutes parts, les jets de fer brassaient et mélangeaient leur chair.

Longtemps après la projection dans l'éternité de leur amour, leurs jambes les tenaient debout, enlacés et inséparables.

Le sang d'Éric coulait entre les jambes de Marie et elle se déversait en lui.

Les moirures qui se dessinaient dans l'herbe gravaient un éphémère marbre chaud. Rouge et chatoyant. La terre mis dessous son buvard gourmand.

On ne pus ni ne voulut séparer les corps

Il n'y eu que des femmes pour venir m'aider à coucher les corps. Deux d'entre elles étaient tondues.